

Tudo Bem

Nous avons le plaisir de vous confirmer que votre candidature a été retenue. Vous pourrez occuper votre poste dès la rentrée du 13 janvier 2002. Nous vous conseillons vivement de prendre contact dès à présent avec l'ambassade de Maputo afin de régler les formalités qui...

Elle leva les yeux de la feuille, incrédule. La confusion de son esprit brouillait sa vue et l'obligea à relire une nouvelle fois la lettre estampillée du drapeau français. Acceptée. Elle allait partir, cette fois, pour de bon. Depuis des semaines, le projet n'avait d'autre forme qu'un infime point sur une carte, à l'autre bout de la planète. À l'autre bout de sa vie. Une sorte de bouée lancée à l'aveugle et que personne n'était vraiment censé lui renvoyer. Et en un clin d'œil, le monde s'était rétréci et l'Afrique était à portée de main.

Après les dossiers, les lettres de recommandation, les pré-sélections, enfin avait eu lieu l'entretien au rectorat. On l'avait longuement questionnée sur ses compétences pédagogiques, ses capacités à travailler en équipe, ses ambitions universitaires. Enseignante chercheuse en épidémiologie au CNRS de Rouen, Élisabeth était surqualifiée pour le poste, mais elle se disait prête à l'aventure.

Ouvrir un département spécialisé dans l'analyse des infections parasitaires intestinales était, selon elle, un enjeu majeur sur le continent africain où les protozooses¹ sont un problème de santé public de tout premier plan.

La formule était pompeuse, arrogante et volontairement emphatique mais elle avait eu l'heur de plaire aux fonctionnaires austères qui l'avaient auditionnée. Il faut reconnaître à Élisabeth la conscience aiguë de ses capacités. Élève brillante, enseignante dévouée, scientifique passionnée. Un profil fiable. Du moins sur le papier.

Depuis un certain jour d'été, elle avait lâché prise, littéralement. Tout glissait entre ses doigts ou entre ses pensées. Elle était effondrée, comme le serait un mur de soutènement, brusquement incapable de tenir la charge de terre.

De la cérémonie d'inhumation, elle ne gardait aucun souvenir ni aucune image. On ne prend pas de photographie de ce genre d'événements, on le traverse les yeux fermés, on prend patience et on avance. Pour elle, la mort d'Éric resterait à jamais une journée blanche, une page arrachée.

Quitter l'appartement, obtenir en urgence une disponibilité auprès de l'université,

¹Maladie causée par les parasites appelés protozoaires

Tudo Bem

retrouver sa chambre d'adolescente, autant de démarches qu'elle avait traversées dans un brouillard cotonneux.

Quand elle rejoignit le salon, la vision de ses parents, occupés à remplir ensemble une grille de mots croisés, lui serra le cœur. Sans eux...

– J'ai une réponse, lança-t-elle d'une voix enjouée.

Ils relevèrent la tête, arborant ce masque de compassion et de sollicitude qui, certains jours, lui donnait envie de hurler.

– J'ai le poste au Mozambique !

Sa mère ne put retenir un sanglot mais très vite, se reprit. Élixa méritait ce nouveau départ. Et puis, ce n'était l'affaire que de deux ans. Ses amis se réjouirent de pouvoir de nouveau lui parler d'avenir, plaisantant sur tout ce que l'Afrique avait d'inconfortable. Les insectes, la chaleur, les routes... Bien sûr, ils évitèrent avec soin leurs véritables inquiétudes, celles qui les faisaient frémir au hasard des reportages qui venaient troubler leur repas. La pauvreté obscène, les guerres civiles, l'épidémie de SIDA, les multiples visages de l'esclavage moderne, le choix était vaste.

Durant les semaines qui précédèrent son départ, Élixa fit provision de sensations futiles. Chaque action du quotidien revêtait une nouvelle saveur. Une douche chaude semblait un luxe considérable. Un plateau de fromages ou de charcuterie, un met d'exception. Les cours intensifs de portugais, les multiples vaccins, les différents visas, le détachement administratif, toutes ces tâches qu'elle accomplit méthodiquement, l'abrutirent assez pour supporter la peine de chaque jour. Qu'emporte-t-on quand on quitte un pays pour n'y revenir que deux ans plus tard ? Finalement, la même chose que pour un voyage de trois semaines. Une pharmacie débordante, quelques vêtements mal adaptés au climat et un peu de lecture pour le trajet. Pour le travail, elle ne prit que ses cours sur disquette, hésita à emporter des manuels mais se dit que la bibliothèque universitaire ferait l'affaire.

Elle tint fermement à se rendre seule à Paris. Pas d'adieux, de larmes, sinon, elle flancherait, elle le savait. Et elle ne le voulait à aucun prix. Parfois, elle avait le sentiment de s'être trompée, mais elle se sentait obligée de continuer. Ce projet, ils l'avaient espéré à deux. Combien de soirées avaient-ils passées au-dessus du planisphère à rêver de sable, de champs de baobab ou de monts aux roches rouges ? Ce voyage, elle le devait, à cette vie arrachée par une voiture imbécile, à cet espoir nourri au creux de leur amour.

Tudo Bem

La mère d'Éric lui avait envoyé un message la veille de son départ. Elle n'avait pas eu la force de l'ouvrir.

Une escale à Lisbonne, une dizaine d'heures de vol dans un Boeing au ronronnement anesthésiant et l'avion en pointillé sur l'écran se posa enfin sur la pointe de l'Afrique. L'autre bout du monde, vraiment. *Un monde infernal et étouffant*, se dit-elle en traversant le tarmac brûlant.

– O próximo, por favor.

Le douanier, immense, en treillis et béret, un AK-47 en bandoulière, s'impatientait. Un ultime tampon sur le passeport et la voilà jetée dans la foule des arrivées. Dans la cohue, elle fut étourdie par les sonorités chuintantes et modulées. Un vertige la saisit. Les passagers la frôlaient, impatients de retrouver leur vie suspendue par le voyage et peu à peu, elle se sentit avalée par une ombre tenace. Ce fut son prénom qui la sauva de l'évanouissement, un prénom griffonné sur une ardoise, comme une amarre lancée vers elle dans le naufrage. *Elisa em França*. Et le sourire radieux d'un jeune homme en tee-shirt rouge qui l'attendait, inébranlable au milieu de la salle presque vide. La peau de son visage, brillante et imberbe, était si noire qu'elle paraissait bleue.

– Je suis Tarik, Elisa, je suis ton collègue, je t'emmène.

Son français roulait avec douceur dans ses oreilles et elle se laissa bercer par son charme tandis que par la fenêtre, la route poussiéreuse déroulait sa langue d'asphalte jusqu'à Nampula, la ville blanche. Des murs crépis écrasés de soleil, des arbres au tronc peint à la chaux dont les branches chargées ployaient sous le poids de fleurs rouges ou jaunes, des vendeurs de fruits affairés à même le trottoir, et partout, des mendiants, estropiés, mutilés, loqueteux, qui traînaient leur misère dans l'indifférence générale, certains si amputés qu'ils se déplaçaient dans des carrioles que tiraient des enfants pieds nus.

– C'est vendredi, expliqua Tarik en remarquant son air soucieux. C'est le jour des pauvres. Demain, ça ira mieux.

Qu'ajouter à cela ? La guerre s'était achevée vingt ans auparavant, et ses traces résisteraient longtemps avant de disparaître.

– Voici ta maison.

La porte de l'immeuble était dégonflée, l'escalier sombre mais le logement était propre et frais.

Une fois Tarik parti, elle s'assit sur le canapé en skaï râpeux et, bercée par le battement du ventilateur, attendit que vienne la joie.

Tudo Bem

À défaut, l'apaisement.

Rien.

Seul le vide répondit à ses prières. Éric n'était pas là, ni ici ou ailleurs. Il n'était pas fier d'elle, ne le serait jamais. Ce voyage était un quiproquo. Elle s'était bel et bien trompée. Elle n'était pas de cette trempe-là. Une sueur glacée couvrit son dos et ses aisselles, une bile de plomb paralysa ses jambes. Suivie aussitôt d'une nausée acide. La peur lui dévorait le ventre. Elle voulut atteindre le téléphone mais ses bras ne lui obéirent pas. Elle avait idéalisé son arrivée mais la réalité était si terrifiante qu'elle n'aurait de toute façon pas su quoi dire. Ni à qui.

Elle se terra dans l'appartement deux jours durant, n'ouvrant la porte qu'à l'employée chargée des courses et du ménage. Élixa tenta de lui expliquer qu'elle ne souhaitait pas son aide, qu'elle pouvait repartir, ailleurs, loin, qu'importe. La jeune fille, toute fine dans sa robe de wax rose, lui lança un regard dur.

– Tenho uma família pra sustentar, isso não dá. ²

– Tudo bem, entendu, murmura Élixa, un peu honteuse.

Elle refusa de manger à table. Elle s'asseyait devant la fenêtre et se confrontait au spectacle de la rue avec une sorte d'avidité malsaine. Tout lui était pire qu'étranger. Hostile. Les klaxons incessants lui faisaient plisser les yeux d'agacement. Les odeurs de cuisine lui soulevaient le cœur. Même la pluie de janvier qui lavait les rues ne parvenait pas à rafraîchir la moiteur qui collait à sa peau telle une mue. Elle était résolue. Lundi, elle irait voir le recteur, lui expliquerait que tout cela n'était qu'un malentendu et qu'en aucun cas, elle ne pouvait rester seule ici. Elle ressassait avec amertume les avertissements qu'elle n'avait pas su entendre, les conseils qu'elle avait accueillis dans un silence absent. Elle se lamenta sur son inconscience, sentit sourdre une colère inattendue contre Éric et elle se détesta pour cela.

Le lundi matin, Tarik se présenta à sa porte les bras lourds d'un panier de fruits. L'université n'était qu'à quelques minutes à pied de chez elle, le rendez-vous avec le doyen dans l'après-midi, on avait le temps de flâner un peu. Les bâtiments du campus étaient peints d'un bleu très doux et des allées d'aloé aux fleurs rouges formaient une haie d'honneur. Plus ils approchaient du bâtiment des sciences, plus les élèves avaient troqué leur polo bleu contre des blouses blanches impeccables.

²J'ai une famille à nourrir, je ne peux pas.

Tudo Bem

– Bom dia, Professora !

– Oi, Professora !

Pas un visage qui ne soit ouvert et accueillant, pas un sourire qui ne lui soit adressé avec une franche sympathie. Élisabeth pensa qu'ils saluaient en elle la collègue de Tarik, mais les étudiants, les étudiantes, en particulier, formèrent peu à peu une troupe joyeuse et bruyante qui les suivait dans les sentiers de terre ocre.

– Tarik, s'alarmait-elle, je n'ai pas de cours de prévu ce matin, n'est-ce pas ? Je ne suis absolument pas prête.

– Non Élisabeth, tudo bem, tout le monde est simplement heureux de te voir.

Une jeune fille s'approcha timidement et lui tendit une main fraîche. La poche de sa blouse était brodée d'un bleu profond : *Carmela, assistente*. Aussitôt qu'Élisabeth l'eut saluée, elle se mit à parler avec enthousiasme mais si rapidement que le portugais d'Élisabeth sembla l'abandonner sous le flot incessant de paroles. Elle l'entraîna par le bras dans le département des sciences d'où émanait une piquante odeur de peinture. Les locaux venaient d'être aménagés pour cette rentrée et, dans les coursives ombragées, des cartons, vides ou encore scellés, encombraient le passage. On avait empilé pêle-mêle des écrans, des instruments d'optique, du matériel de laboratoire ou des équipements de mesure, de pesage, d'analyse... Il y avait tant à faire !

– Obrigada por vir, articula plus lentement Carmela en la fixant avec une gratitude sereine.

Merci d'être venue. Ces simples mots troublèrent Élisabeth qui se sentit coupable de s'être découragée. Animée d'une force nouvelle, elle comprit alors que le but de ce voyage n'était pas la consolation. Qu'elle n'y trouverait pas un remède à son deuil, qu'elle n'honorait aucune promesse. Ce n'était pas non plus une fuite ou un nouveau départ. C'était une rencontre.

– Tudo bem, murmura-t-elle. Tout va bien.

Et même si le chemin ne faisait que commencer, elle sentit qu'elle était prête.